

JE TE TUE

HISTOIRE VRAIE DE ROBERTO SUCCO ASSASSIN SANS RAISON

PASCAL E FROMENT



au Vif du Sujet
GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1991.*

Extrait de la publication

Pour René

La folie, c'est le déjà-là de la mort.
Michel Foucault

I

TOULON

Les entraîneuses de l'Enfer

Il aurait fallu tendre l'oreille pour entendre les vagues. Même la lune était partie se coucher. Jacky regarda machinalement en direction de sa Mercedes, sur l'esplanade bétonnée. Une Alfa Romeo grise était garée à côté. L'enseigne de *l'Or Bleu*, une vamp de néon surgie d'un cornet de glace géant, projetait sa lumière blafarde sur la promenade et son palmier déplumé. Tout était calme, avec cet air désaffecté dont l'hiver enveloppe la Côte d'Azur.

En pleine conversation avec José, un petit chauve bedonnant, il avait eu du mal à s'arracher au bar du *Maeva*, une autre boîte des Sablettes, à quelques kilomètres de La Seyne-sur-Mer. Zize, une blonde d'une cinquantaine d'années, bâillait en les écoutant tandis qu'Alain sirotait en silence. Tous les quatre avaient dîné à *l'Abri Côtier*, le restaurant que Jacky, grand moustachu rieur dans les trente-cinq ans, venait d'ouvrir dans le quartier de l'Escaillon, à Toulon.

« Allez, il est presque quatre heures, on va à *l'Or Bleu*. » Pierre, qui avait donné le signal du départ, avait une bonne raison de ne pas vouloir manquer la fermeture. C'était lui le patron. Il avait remonté son col et s'était frotté les mains avant d'ouvrir la marche. Il ne faisait pas très froid pour une nuit de janvier mais le contraste entre la salle enfumée et l'extérieur était saisissant. Jacky alluma une Gitane. Zize, Alain et José trottaient sur ses talons. Un halo de buée

effaçait leurs visages. Ils franchirent le porche qui sépare l'avenue du Général-de-Gaulle de la plage.

Le night-club se trouvait en étage, au-dessus du snack *Miramar*, un restaurant de bouillabaisse. Au haut des marches, le portier Antoine reconnut Pierre à travers le judas. Les autres, derrière, avaient un peu de peine à gravir l'escalier très raide. Le groupe s'installa tout de suite au comptoir. Jacky commanda une bouteille de whisky. Le bar se prolongeait en forme de « L » et de l'angle fusait un feu nourri de funk assourdissant. Des clients arrivaient miraculeusement à se parler. Quelques marins se trémoussaient, retournant s'accrocher à leur verre à intervalles réguliers. De rares couples s'enlaçaient dans la pénombre. La boîte se vidait peu à peu.

Sur la piste, un jeune type dansait avec deux filles. Pantalon de velours bleu à grosses côtes et chemise blanche : rien, dans sa tenue, ne le distinguait des autres clients. Mais ses gestes exubérants et saccadés, sa manière de se dandiner, de secouer frénétiquement la tête et d'éclater de rire attiraient les regards. En l'approchant, on pouvait voir qu'il avait les yeux clairs et un visage doux qui, moins grimaçant, aurait été d'une harmonie parfaite. Les deux filles l'appelaient André. Elles avaient chacune une vingtaine d'années. Quand le disc-jockey mettait un slow, il prenait alternativement dans ses bras l'une ou l'autre. Béatrice, la blonde, et Valérie, la châtain. Il avait l'air de préférer la seconde mais les trois s'amusaient bien.

« Carole! viens avec nous. »

Assise à une table un peu à l'écart, une brune à cheveux longs et à la silhouette plutôt fine fumait cigarette sur cigarette en les observant. Elle semblait partagée entre l'ennui et l'agacement. C'était surtout André qu'elle fixait. On n'aurait pas dit que ces deux-là venaient de se rencontrer la veille, le mardi 26 janvier 1988.

La nuit était tombée depuis un bon moment, ce mardi-là, lorsque à l'approche de Toulon, Carole ralentit au volant de sa vieille Alfasud verte.

« On y est. »

Béatrice somnolait. Les deux sœurs avaient quitté Le Creusot le matin. A Lyon, la directrice de la société Swing, officiellement spécialisée dans la recherche de « personnel pour les entreprises », et qu'elles avaient prise pour une boîte de casting, avait regardé distraitement les photos de Carole. Des tirages en noir et blanc, sur papier brillant, où la jeune fille tenait des poses rêveuses. Un ami avait pris l'habitude de faire son portrait. Cadrages romantiques, flous travaillés, effets de chevelure, gros plans sur la peau nue. Carole avait vingt ans et voulait devenir top-model. Pas plus que sa taille moyenne, la petite coquetterie de ses yeux bleus n'aurait dû, pensait-elle, gêner ses ambitions. Son sourire joyeux et son envie de bouger feraient tout passer.

Elle ne pouvait plus compter sur la D.D.A.S.S., qui la jugeait trop instable, et en avait assez de la vente porte-à-porte à Beaune. La gentillesse de « l'oncle » ne faisait pas oublier les tabassées de l'ex-beau-père, les placements, la kyrielle de frères et sœurs entassés dans l'appartement, les hurlements, l'immeuble sale. Carole, qui aimait les chevaux et le saut d'obstacles, avait le caractère exubérant et emporté de sa mère sicilienne.

Plus petite et plus ronde, Béatrice allait avoir dix-neuf ans. Les cheveux plus courts et plus clairs aussi, et une mine boudeuse. Elle prenait la vie du côté sérieux et se méfiait des coups de tête de sa sœur. Mais quand elles avaient lu la petite annonce dans *le Progrès*, elles avaient flashé toutes les deux. « Hôtesses » dans un bar à Toulon, c'était un joli mot et un bon moyen de s'en sortir. Carole avait un C.A.P. de serveuse et Béatrice n'avait loupé le sien que de peu. L'Alfa, une guimbarde en panne, avait été réparée en vitesse pour faire le voyage par la route, avec l'étape photos à Lyon. Elles avaient hâte d'être sur la Côte d'Azur où il y avait la mer, les mecs friqués, les belles voitures, les bateaux de luxe. Là-bas, le printemps arriverait plus vite.

Pour l'instant, il fallait trouver la rue Pierre-Sémard, dans le centre de Toulon. C'est là que se trouvait leur bar, *l'Enfer*. Le nom les avait bien fait rire. Un peu énervée par les sens interdits, Carole finit par s'enfoncer dans la vieille ville,

comme le lui avait indiqué au téléphone Antonia, la future patronne. Les deux filles étaient effarées par les ruelles étroites, tortueuses, les bars à touche-touche, les néons criards, les ivrognes qui ne se poussaient même pas pour les laisser passer. Elles roulaient au pas. Sur les trottoirs, des filles aguicheuses, vestes en fausse fourrure et minijupes skaï, les dévisageaient. C'était ça, Toulon ? Et les gens qui ne comprenaient pas ce qu'elles demandaient, qui leur riaient à la figure.

« La rue Pierre-Sémard ? *L'Enfer* ? Qu'est-ce que vous allez faire là-bas ? Il n'y a que des entraîneuses. » Cette fois, le type avait l'air de connaître. Il était jeune et aimable, surtout. Il proposa de monter dans la voiture pour les guider. Il ne semblait pas pressé et donnait ses instructions avec un drôle d'accent. Carole trouva une place près de l'hôtel de ville. A pied, ce n'était pas loin. Une centaine de mètres avenue de la République, la rue du Chevalier-Paul à remonter. Juste le temps de faire les présentations. Le garçon s'appelait André.

La devanture de *l'Enfer* aurait mérité un bon coup de peinture. Des flammes rouges, orange et noires y clignotaient lamentablement. Par la porte ouverte, le vacarme du disco se mêlait à celui des bars voisins. A l'intérieur, les clients se bousculaient dans 40 mètres carrés noirâtres. Le genre de gourbi qui ne supporte pas une minute la lumière du jour. Antonia était absente. Elles auraient tous les détails en prenant leur service le lendemain, à 17 heures. Pour la première semaine, une chambre à son nom leur était réservée à l'hôtel Prémar, tout proche. Après, elles devraient se débrouiller toutes seules.

Dans l'obscurité, Carole et Béatrice avaient du mal à distinguer les autres serveuses : Rebecca, une petite beur chargée de les accompagner, Silvia, Danielle, Christelle, Brigitte, qui se faisait appeler Ingrid. Il y en avait d'autres occupées avec des marins. Des filles de leur âge, aux yeux battus et au teint triste, certaines hagardes.

André les avait attendues. Tout en remontant au volant de la voiture, Carole, soucieuse de sa réputation, crut bon de confier à Rebecca que c'était un vieil ami. André prit Béa-

trice sur ses genoux tandis que l'autre fille s'assit à l'arrière, avec les valises. Il lui demanda d'un ton déconcertant, brutal, où se trouvait l'hôtel Prémar :

« Place Monsenergue.

– Montre-nous où c'est! »

Dans son cagibi de réception, à l'entresol, l'hôtelier soupira en entendant les pas dans l'escalier. Il était minuit et demi. Au nom d'Antonia correspondait la chambre 10. Deux petits lits et un cabinet de toilette.

André proposa aux filles d'aller faire un tour. En voiture, à cause du froid. Lui aussi avait une Alfa Romeo. Un modèle plus récent, gris. Ils allèrent la chercher à sa place habituelle, en face du square qui jouxte les bâtiments de la marine, près du commissariat. Rebecca voulait retourner à *l'Enfer* avant la fermeture, à 1 heure du matin. Ils la déposèrent avant de remonter jusqu'au boulevard de Strasbourg. Béatrice mourait de faim et se jeta sur un sandwich, au *Claridge*. André avait pris Carole par les épaules. Ils commandèrent le même jus de fruits.

Carole était en train de craquer. André n'était pas très grand mais beau avec ses cheveux châains souples et ses yeux délavés, si clairs qu'on ne pouvait dire s'ils étaient bleus ou verts. Il disait qu'il était hollandais et il portait sur le visage quelque chose de lumineux, d'intelligent. A la table voisine, un marin se tourna pour demander l'heure. André l'interrompit d'un geste brusque : « Tu veux la bagarre? » Surpris, le marin éclata de rire et ce fut contagieux. Carole et Béatrice pouffèrent. Il vint s'asseoir à leur table et commanda un Gini. Il était jeune, breton, s'appelait Patrick et faisait son service depuis trois mois à bord du *Foch*. Ce soir-là, il n'avait pas le moral et avait d'abord traîné son ennui au *Palais de la Bière*, la brasserie juste à quelques pas, sur la droite. Il était content de pouvoir bavarder. André semblait mal à l'aise, comme s'il était un peu jaloux que les filles s'intéressent à ce nouveau venu. Il raconta qu'il était représentant en matériel frigorifique à l'Arsenal. Il dit que sa mère habitait Hyères, à vingt kilomètres. Son père était mort, c'était triste.

La soirée traînait en longueur mais André avait l'air plus détendu. Il se vanta de connaître plusieurs langues. Il parlait peu et vite. A plusieurs reprises, il emprunta les Marlboro que Carole venait d'allumer. Il les chauffait, il n'avait pas l'habitude de fumer, c'était évident. Carole lui expliqua qu'elle appelait ça « crapoter » les cigarettes. Patrick remarqua qu'André avait de belles mains qui ne devaient pas beaucoup servir dans son travail. Il était 2 heures passées. Ils commençaient à s'ennuyer et décidèrent d'aller tous ensemble dans la chambre des filles. André rangea à nouveau sa voiture « près des flics ». C'était plus sûr.

Le gérant de l'hôtel Prémar refusa de laisser monter les garçons. Carole était furieuse. Ils allèrent à pied vers le vieux port. Les filles virent enfin la mer. Ce n'était pas l'idée qu'elles s'en étaient faite mais Carole n'avait déjà plus de regrets. André venait de l'embrasser pour la première fois. Séduire un garçon était vraiment la chose la plus passionnante qu'on ait jamais inventée.

Ils retraversèrent la basse ville. Carole et Béatrice apprirent qu'on surnommait le quartier « le petit Chicago », ou plus simplement « Chicago ». Un périmètre d'une dizaine d'hectares limité à l'ouest par la place d'Armes, au sud par l'avenue de la République qui longe les derniers immeubles avant le port, à l'est par le cours Lafayette et au nord par le boulevard de Strasbourg. Mais « Chicago », c'était surtout la partie comprise entre la rue d'Alger, autrefois célèbre pour ses fumeries d'opium, avant l'hôtel de ville, et la place d'Armes, avec son square malfamé. A cette heure, tout était calme. Les clochards de la traverse des Capucins s'étaient écroulés sous les porches et les enseignes des bars s'éteignaient les unes après les autres. Aux vieux immeubles bariolés, on aurait pu se croire dans le sud de l'Italie.

Au *Palais de la Bière*, Patrick but un demi. Les autres ne prenaient toujours pas d'alcool. André parla d'une petite ville qu'il connaissait près de Brest. Le marin ne releva pas. Il était 4 heures. Les serveurs commençaient à baisser les lumières pour faire partir les derniers clients. André paya pendant que les quatre se dirigeaient vers la sortie. Sur le chemin du retour, un berger allemand surgit d'une ruelle et

se mit à aboyer. Les deux sœurs eurent un mouvement de recul tandis qu'André se précipitait pour le chasser. Lorsqu'il rejoignit les autres, il paraissait très excité. Il aurait voulu tuer le chien mais il l'avait perdu. Tout le monde était fatigué. Les filles embrassèrent Patrick et lui donnèrent rendez-vous pour le lendemain minuit et demi, à *l'Enfer*. Carole et André raccompagnèrent Béatrice à l'hôtel.

André habitait à 100 mètres. Tout en marchant, il expliqua à Carole que, quand il avait dix-huit ans, il avait habité six mois au mont Faron, qui surplombe Toulon. Il raconta aussi qu'il était propriétaire de tout son immeuble. C'était le dernier de la rue Nicolas-Laugier, au numéro 42 qui faisait l'angle avec la place Gambetta. Le rez-de-chaussée était occupé par une droguerie. Carole se demanda s'il disait la vérité ou s'il racontait des histoires. Elle s'en fichait. Il sortit sa clef pour ouvrir la porte à double battant donnant directement sur la rue. Le vieil escalier de bois qui menait au premier étage craquait un peu. Dans l'entrée de l'appartement, Carole aperçut d'abord, épinglée au mur, une petite photo de Brigitte Bardot, un bébé phoque dans les bras. Mais elle n'eut pas le temps de s'en amuser. Ce qui la stupéfia, c'était l'incroyable désordre. Elle s'écria : « Quel chantier! »

Des cordes, auxquelles étaient suspendues toutes sortes de vêtements, couraient à travers la pièce principale qu'on apercevait sur la gauche. André ne laissa pas à Carole le temps de s'appesantir. Il l'entraîna en riant dans la chambre, de l'autre côté de l'entrée.

Allongée sur le lit, elle ne pouvait détacher les yeux du bric-à-brac et des monceaux de linge froissé, chiffonné, qui dissimulaient entièrement le plancher. Ce n'était pas le moment de faire sa ménagère mais six valises menaçaient de faire crouler l'armoire. Un parapluie sagement accroché à la poignée détonnait. Et les cartes de France Michelin déployées et affichées à la cloison de la salle d'eau l'intriguaient. Dans ce décor qui collait si mal à l'apparence clean d'André, le papier rose foncé à petits motifs avait quelque chose de farfelu.

JE TE TUE

HISTOIRE VRAIE DE ROBERTO SUCCO ASSASSIN SANS RAISON

P A S C A L E F R O M E N T

« Être ou ne pas être... Il n'y a pas de mots, il n'y a rien à dire... Tôt ou tard, on doit tous mourir. Tous. Et ça, ça fait chanter les abeilles. Ça fait rire les oiseaux. » Il s'appelait Roberto Succo. Il est mort le 23 mai 1988 au pénitencier de Vicenza, en Italie. Il avait vingt-six ans et au moins sept crimes sur la conscience. En 1981, il avait tué sa mère et son père à Mestre, la banlieue ouvrière de Venise. Interné dans un hôpital psychiatrique, il s'en était évadé en 1986 et avait réussi à se cacher en France. Il commit alors de nombreux crimes et délits, viols et cambriolages, sur la Côte d'Azur et en Savoie, sans jamais se faire prendre. Puis, le 28 janvier 1988, il assassinait un inspecteur de police à Toulon. Un mois plus tard, après une fuite éperdue qui l'avait entraîné en Suisse, il était arrêté en Italie où on le vit, une dernière fois, sur les toits de sa prison.

Il était fou mais on ne le sut que trop tard. Il fut « le monstre de Mestre », « l'assassin de la pleine lune », « le légionnaire déserteur », « l'homme au treillis », et désarmait policiers et gendarmes par son intelligence et son audace. Tueur de sang-froid, il savait aussi séduire et attendrir. Il laisse une vingtaine de dossiers judiciaires, l'insatisfaction de ceux qui l'ont traqué, le calvaire de ses victimes, le désespoir ou la tristesse de ceux qui l'ont croisé ou aimé, l'énigme de sa vie.

Deux ans durant, **Pascale Froment** a reconstitué le puzzle Succo. Partie du « petit Chicago », la basse ville de Toulon, avec ses bars louches et ses boîtes à matelots, elle a suivi la trace du « tueur fou » en Savoie, en Suisse et en Italie, de forêts en chalets, de dossiers d'instruction en rapports de gendarmerie, de procès-verbaux de police en expertises psychiatriques, d'hôpitaux en prisons, de parents en témoins, de prêtres en magistrats, d'amis d'enfance en maîtresses d'un soir ou d'un an. De cette enquête minutieuse et exhaustive, où les détails les plus infimes sont vérifiés, elle a tiré un livre noir où le grand reportage rejoint la littérature. L'histoire vraie d'un assassin sans raison.

D'après photo © AFP



9 782070 722389



91-III A 72238
Extrait de la publication

ISBN 2-07-072238-4

120 FF tc